



Autrescòps...

« Autrefois à Villefranche »...

LE CENTRE DU VILLAGE, LE CŒUR DE LA BASTIDE DE VILLEFRANCHE (1ère partie)

Avançons maintenant vers la place de l'église. Nous rentrons dans le vieux Villefranche, dans le périmètre de la bastide proprement dite, sur l'emplacement du village qui, à l'origine, était fortifié, entouré de remparts et de fossés et à qui Philippe de Montfort a accordé la franchise en 1269. « Villa franca » devenue Villefranche tire son nom de là. En 1892, pour la différencier de toutes les autres communes portant le nom de Villefranche, le terme d'Albigeois lui sera accolé précisant ainsi sa localisation.

Voilà donc, d'abord, la place de l'église où se retrouvent les habitants pour faire la causette, pour commenter l'actualité les jours de foire, de marché, avant ou après les offices religieux. Cette place, au centre du village a toujours été très animée.



Au fond apparaît l'église reconstruite en 1893, en pierres locales ou de Labruguière sur l'emplacement d'une église ancienne datant du XIV^{ème} siècle.



1893 * L'ancien presbytère et l'ancienne église
vus de la rue des Remparts,
derrière le 3 rue de l'Eglise



Voici les deux seuls croquis connus qui nous indiquent à quoi ressemblait le centre de la bastide et surtout quelle était l'architecture de cette ancienne église de Villefranche qui a dû être démolie parce qu'elle était en très mauvais état et s'avérait trop petite pour accueillir les paroissiens. Elle n'avait pas la même orientation que l'église d'aujourd'hui et occupait en gros, l'emplacement du presbytère actuel et de son jardin.



Croix de pierre XV^{ème} siècle
Fonds baptismaux de l'ancienne église



L'ancienne église avant 1893

Une croix de pierre datant du XV^{ème} siècle, les fonds baptismaux, le portail surbaissé à l'intérieur du porche, 2 cloches, et un tableau de Louis Jaquelson de La Chevreuse récemment classé aux monuments historiques, sont les seuls vestiges conservés de ce monument ancien.

La nouvelle église inaugurée en 1895 n'a pas du tout la même silhouette. Son clocher très élancé est visible dans toute la contrée. Son horloge, installée en 1901 après maintes discussions, sera « la régulatrice des départs aux champs, des repas, des retours au bercail et du repos ». Ses sonneries rythmaient et rythment toujours la vie du village.

Les deux plus anciennes cloches Adèle (1826) et Euphrasie (1833), les deux dernières « Mathilde » et « Orancie » (1960), ont été baptisées en hommage à leurs marraines très dévouées pour l'église. Le clocher compte donc 1 bourdon et 3 autres cloches. Trois seulement sonnent en même temps pour respecter l'accord musical parfait nécessaire à une sonnerie harmonieuse. L'ensemble, cloches et horloge, a été électrifié au cours de la même année 60.



La Bastide de Villefranche.



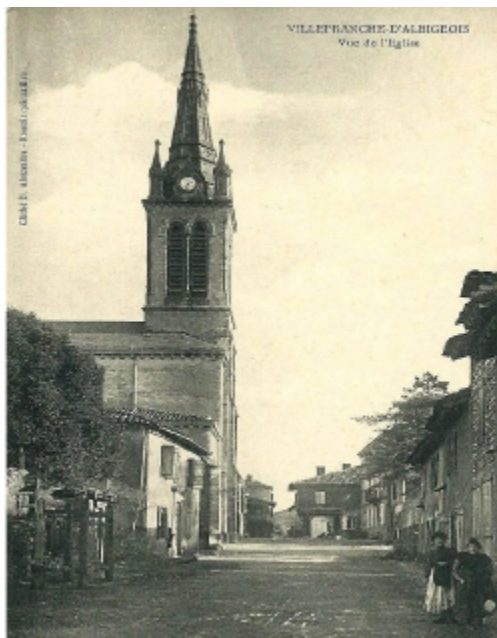
Le Tarn Illustre
6 VILLEFRANCHE - Intérieur de l'Eglise P. X.

Jusque-là, les carillonneurs avaient en charge l'ensemble des sonneries. La famille Jammes exerçait déjà ce métier au début du XVIII^{ème} siècle. Longtemps Julou « la campanhè » (le carillonneur) a exercé cette fonction. C'est ensuite son frère Philippou qui a pris la relève et a continué de faire « pleurer ou chanter » les cloches en diverses occasions. Tous les jours de l'année, matin, midi et soir, à des heures très précises, il fallait monter les 80 marches du clo-

cher, tirer sur les cordes de 10 m de long pour actionner les cloches et sonner l'angélus, selon des règles très particulières. Les paysans, dans les champs, en entendant les cloches, avaient ainsi des repères pour fractionner leurs journées ou cesser momentanément leur travail. Les fêtes et cérémonies religieuses, les mariages, les baptêmes étaient précédés par la sonnerie du carillon, à toute volée. Le glas triste et lent, différent selon qu'il s'agissait d'un homme, d'une femme ou d'un enfant annonçait à la communauté, le décès d'un concitoyen et l'accompagnait lors de ses obsèques, jusqu'à sa dernière demeure, au pas lent du cheval alezan de Coufèlou qui conduisait le corbillard tout drapé de noir. Pour la petite anecdote, Mr Henri Mary surnommé « Coufèlou », habitait une petite maison, face à la boulangerie pâtisserie du 14 avenue d'Albi. Longtemps, l'animal a été logé dans une écurie située à l'arrière de la petite maison. Pour y accéder, le cheval empruntait le couloir d'entrée très étroit qui servait aussi de cuisine. Au niveau de l'âtre, le cheval esquivait systématiquement la queue de la poêle sans jamais la renverser, à la grande stupéfaction de tous.

Mais le carillonneur avait bien d'autres obligations au cours de son service. En plus de son emploi de fossoyeur, il devait remonter la grande horloge mécanique, chaque semaine et huiler les rouages si nécessaire. Il se devait d'être toujours disponible. En cas d'orage, en actionnant les cloches, il essayait de disperser les nuées et d'éloigner le nuage de grêle qui pourrait faire de gros dégâts.

En cas de péril, en cas d'incendie, lors de la déclaration de guerre, tant en 14 qu'en 39, il sonnait le tocsin pour alerter les Villefrancois. C'était le signe d'un évènement très grave. Par contre, la libération, a été marquée, bien entendu, par une longue sonnerie pleine d'allégresse à laquelle tous les jeunes voulaient participer en tirant sur les cordes pour que les cloches célèbrent, dignement, la fin de la guerre. Mais la tradition de « Nadalet » a toujours remporté tous les suffrages car cela, immanquablement, réjouissait le cœur de tous. Dans la nuit froide et étoilée de l'hiver, du 17 au 24 décembre, tous les soirs, vers 20 heures, « la campanhè » (le carillonneur) accompagné d'adolescents, montait au clocher, tirait de toutes ses forces, sur les cordes pour faire chanter gaiement les cloches et annoncer par un joyeux carillon cristallin, la fête de Noël toute proche. Dès les premiers sons de cloche, les enfants, la mine réjouie, sautaient de joie, sortaient sur le pas de la porte ou ouvraient la fenêtre pour profiter au maximum de ce concert unique, plein de promesses, qui contribuait à la magie merveilleuse de Noël. Nombreux sont encore les Villefrancois qui en gardent un souvenir ému, plein de nostalgie de ce temps passé. « Comme c'était beau ! » disent-ils.



Le quartier du Puits Bas

En l'absence d'adduction d'eau, la présence d'un puits, même comme celui du Puits-Bas, en sous-sol, au milieu de la route, représentait beaucoup d'avantages aussi bien pour les riverains que pour les boulangers qui venaient y puiser l'eau pour leur consommation personnelle ou leurs fabrications artisanales.



L'Alambic mobile

Mais, dès que l'on parle du « Puits Bas », les Villefrancois d'un certain âge, évoquent inévitablement aussi, cette personne indissociable du quartier que les enfants aimaient bien et qui est encore présente dans la mémoire de tous. C'était « Maniclou ». Malgré les dures journées de corvées dont elle s'acquittait auprès des particuliers et de la mairie, il lui arrivait souvent, encouragée par les vapeurs de l'eau de vie distillée sous ses fenêtres, d'entonner à tue-tête, tous les succès de sa jeunesse : « Viens Poupoule » etc... Les enfants étaient ravis. Elle était heureuse de leur faire plaisir.

Publication : Mairie de Villefranche d'Albigeois – Rédaction : Bruno Bousquet
IPNS – Ne pas jeter sur la voie publique

Le quartier du « Puits Bas », au bas de la rue de l'église, à l'origine, hors les murs, montre l'importance d'un point d'eau, autrefois. Les très nombreux puits publics et privés, munis ou non d'une poulie, d'une pompe, creusés depuis des lustres, dans tous les quartiers, étaient indispensables à la vie des villageois. Celui, situé devant l'église, était connu par exemple, depuis toujours, pour la fraîcheur de son eau. Lors des chaudes soirées d'été, on entendait le cliquetis ininterrompu de la chaîne sur la poulie, qui accompagnait la descente ou la remontée du seau, venu puiser de quoi se rafraîchir ou refroidir les bouteilles de boissons, les réfrigérateurs étant encore très rares.



Le puits devant l'église

Dans ce même quartier, tout près de ce même puits, juste à côté du travail du forgeron qui servait à ferrer les chevaux et les vaches, la commune de Villefranche, étant à l'époque au cœur d'une région viticole, les anciens se remémorent, à l'automne, la présence de l'alambic mobile de la famille Lenez de Lescure, qui venait distiller durant 3 semaines, le marc de raisins de tous les récoltants. Ah ! Que ça sentait bon, quand on passait par là !



Maniclou

